

Polarités et intensification de la vie dans Procès et Réalité d'A.N. Whitehead
par Maurice Elie

Procès et Réalité d'A.N. Whitehead (1929) est une œuvre qui peut paraître d'un abord difficile, non seulement par son étendue, mais aussi en raison du grand nombre de concepts qui y sont mis en œuvre. Elle s'ouvre sur un « Schème spéculatif », puis sur un « Schème catégorial » destiné à faire correspondre les faits aux catégories posées au début du système ; il s'agit là d'un aspect marquant de ce livre. Whitehead justifie ce dispositif dès la première page de son texte : « La philosophie spéculative est la tentative pour former un système d'idées générales qui soit nécessaire, logique, cohérent et en fonction duquel tous les éléments de notre expérience puissent être interprétés. » Il s'agit donc de deux composantes de la connaissance aussi nécessaires l'une que l'autre : alors que pour Kant les concepts sans intuitions sont « vides » et que les intuitions sans concepts sont « aveugles », le schème whiteheadien doit servir « à établir une relation cohérente entre les différents éléments de notre expérience ». Car « l'élucidation de l'expérience immédiate est l'unique justification d'une pensée... » et « tout discours humain qui fonde sur la vérité de ce qu'il énonce sa prétention à la reconnaissance est tenu d'en appeler au témoignage des faits ». Mais d'autre part, « il n'existe pas de fait brut, contenu en lui-même, susceptible d'être compris sans être interprété comme un élément d'un système ». Whitehead annonce donc dès la première section du livre, que Procès et Réalité déploie une philosophie « organique » : « ... les idées fondamentales en fonction desquelles le schème est développé se présupposent mutuellement, de telle sorte qu'isolément elles sont dénuées de sens. » Et quant aux faits, la section V affirme qu'« il n'y a pas de faits qui se soutiendraient eux-mêmes, flottant dans le néant ».

Mais il est un autre leitmotiv de la philosophie whiteheadienne que l'on peut mettre en évidence, celui de l'émotion et de l'intensité de la vie qui anime le « procès », et qui entre dans la « cosmologie » de Procès et Réalité. Whitehead voit les prémices de cette « émotion vibrante » dès le niveau de l'énergie et des vibrations physiques, avant celles de la vie psychique proprement dite. On peut d'abord relever les oppositions et les antithèses constitutives du système whiteheadien, pour passer ensuite aux contrastes qui résultent eux-mêmes d'oppositions de « sentirs » définissant le procès, qui n'est rien d'autre que « procès de sentirs ». Un caractère essentiel peut déjà être noté : les éléments vivants qui composent le monde sont animés par l'« appât du sentir » (*lure for feeling*) et par leur recherche d'une « satisfaction » qui met fin à leur vie temporelle tout en les faisant accéder à une « immortalité objective ». Et ici, Whitehead fait intervenir Dieu, qui est « avec la création » et qui l'entretient. Précisément, « les désirs primordiaux qui, pris ensemble, constituent le dessein de Dieu, sont en quête d'intensité, et non de préservation [...] Le but que Dieu assigne [à une "occasion immédiate"] est la profondeur de satisfaction [...] Ainsi, le dessein divin dans l'avancée créatrice est de susciter des intensités ».

Certaines des polarités décrites dans Procès et Réalité expriment deux aspects du procès, comme sa dimension « microcosmique » et sa dimension « macrocosmique » ; il en est de même de la distinction de la perception sur le mode de la « causalité efficiente » (transmission physique du passé) et de la perception sur le monde de l'« immédiateté de présentation » (perception nette mais limitée à une petite zone du présent). D'autres distinctions désignent deux constituants du procès, comme les « objets éternels » (purs potentiels de l'univers) et les « entités actuelles », seules à être effectivement réelles.

Les polarités qui conduisent aux contrastes tiennent enfin à la coexistence de termes opposés mais solidaires : « Deux éléments opposés se trouvent l'un l'autre en situation de besoin mutuel », et « tous ces "opposés" sont des éléments de la nature des choses, irréductiblement présents ». Il s'agit de la configuration la plus féconde, celle du contraste générateur de nouveauté et d'intensité physique ou émotionnelle : « La "vie" désigne l'innovation, non la tradition. » Il faudra en examiner les conditions, par exemple celle d'un certain ordre, d'une compatibilité de sentirs : « Le désordre chaotique signifie l'absence de définition prédominante pour les contrastes compatibles dans la satisfaction obtenue, et l'affaiblissement consécutif de l'intensité. » Un autre cas est celui de l'« affirmation-négation » qui se manifeste dans le domaine de l'esthétique. Ce genre d'opposition accentue l'intensité du sentir, car « il n'y a rien dans le monde réel qui soit purement et simplement un fait inerte. Toute réalité se trouve là pour le sentir : elle suscite le sentir et elle est sentie ».

C'est pourquoi, dans une intervention à France-Culture, Didier Debaise a rappelé qu'opposition ne signifiait pas exclusion : « Dans la cosmologie de Whitehead, de la nouveauté pertinente se produit quand des choses qui semblent devoir s'opposer deviennent contrastes, c'est-à-dire des choses qui peuvent coexister et s'entre-affirmer, sans se confondre. » En raison de sa capacité à engendrer cette « nouveauté pertinente » et à accroître le sentiment de la vie, le contraste présente la situation la plus intéressante du procès. Il peut également y avoir des incompatibilités entre les « sentirs », actes originellement dénués de conscience, c'est-à-dire entre les éléments ultimes de la réalité que sont les « entités actuelles » (qui seront ultérieurement définies) ; mais précisément, le contraste est défini par Whitehead comme étant « l'opposé de l'incompatibilité... »

La métaphysique énonce des « notions génériques » propres à rendre compte des « principes généraux de la physique » ; la validité d'une métaphysique dépend donc de son applicabilité aux données de la science. Or, Whitehead pense que « l'un des défauts des philosophies modernes est de n'éclairer d'aucune manière quelque principe scientifique que ce soit ». Pour relever un premier genre d'opposition, on peut s'adresser au Concept de nature de 1920 où, en exposant sa philosophie de la nature, il empruntait des exemples aussi bien à la perception sensible qu'à la physique.